

« C'est le paradis ! »  
Qui, dans des circonstances particulièrement  
heureuses, n'a pas déjà éprouvé ce sentiment  
ou prononcé ces mots ?

Explorant tour à tour l'Histoire, la peinture,  
la Bible ou la littérature, dans un incessant va-et-  
vient avec son propre vécu, Philippe Lutz interroge  
ce concept vieux de trois mille ans mais toujours  
vivant dans notre imaginaire, et dont il décline  
les composantes : nature, eau, nudité, complicité  
avec les bêtes, éloignement du monde,  
innocence, temps suspendu...

Un livre qui conjugue anecdotes, savoir et humour,  
et qui nous emmène des îles grecques aux fumeries  
d'opium du Laos en passant par le royaume  
du prêtre Jean et les campings naturistes :  
autant d'adresses pour de possibles paradis,  
naturels ou artificiels, perdus ou à venir...



MÉDIAPOP ÉDITIONS

ISBN 978-2-918932-53-6  
14 €

22

AILLEURS

Du paradis

Philippe Lutz

# Du paradis

Philippe Lutz



MÉDIAPOP ÉDITIONS

## DU MÊME AUTEUR

*Il neige sur Kyoto*  
Éditions Belfond, 1983

*L'Alsace à pied, par monts et par vignes*  
En collaboration avec Marc Heimermann et Jean-Louis Keller,  
JdM Éditions, 2010

*Îles grecques, mon amour*  
Avec des photographies de Bernard Plossu,  
Médiapop Éditions, 2012  
Grand Prix du Livre insulaire 2013

*L'Amour de la marche*  
Avec des photographies de Bernard Plossu,  
Médiapop Éditions, 2013

*En chemin vers Saint-Guilhem*  
Avec des photographies de l'auteur,  
Médiapop Éditions, 2014

*Le Komboloï des îles*  
Photographies de l'auteur, textes d'Albert Strickler,  
Éditions du Tourneciel, 2015

*La Photo du jour*  
Texte et photographies de l'auteur,  
préface d'Éric Franceschi,  
Médiapop Éditions, 2015

# Du paradis

Philippe Lutz

# Commencement

*Paradis :*

*Le lieu de la félicité, qui n'a jamais eu lieu.  
Le paradis, terrestre ou céleste, n'est en rien réel :  
ce n'est qu'un mythe ou une niaiserie.*

André Comte-Sponville,  
*Dictionnaire philosophique*

*Les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus.*

Marcel Proust,  
*Le Temps retrouvé*

J'aime les nuits d'été.

Depuis toujours.

En tout cas depuis l'âge où j'ai pu échapper à la tutelle de mes parents.

Où j'ai pu en jouir véritablement. Seul, comme un grand.

Pour être précis, depuis mes premières vacances.

Au Club Méditerranée.

A Corfou.

J'avais dix-huit ans.

En 1968.

Déjà à cette époque on disait « le Club Med ».

Y passer ses vacances n'avait pas cette connotation bourgeoise, bobo, bon chic bon genre qui colle au Club aujourd'hui. On pouvait avoir lancé des pavés en juin et se doré en juillet sur le sable de ses plages sans avoir le sentiment de trahir la classe ouvrière, ni de se compromettre définitivement avec le capitalisme. Le confort dans la plupart de ses destinations était en effet plutôt sommaire. On dormait dans des cases, c'est-à-

dire des paillotes hexagonales posées sur une simple dalle de béton, couvertes de chaume, sans eau, sans électricité, et à peine meublées d'un châlir sur lequel on jetait son sac de couchage. Comble de la confiance, ou de l'inconscience des concepteurs : il n'y avait pas de serrure aux portes, ni de clé. A la rigueur, on tolérait le cadenas. Mais c'était plutôt mal vu. D'ailleurs, il n'y avait rien à voler : l'argent liquide ne circulait pas dans le club. On n'y faisait quasiment aucune dépense : toutes les prestations, tous les repas et toutes les boissons étaient compris dans le prix de la semaine de vacances. A volonté. *Les tours opérateurs* appellent cela aujourd'hui *all inclusive*, mais ces vilaines expressions heureusement n'avaient pas encore cours. Si l'on souhaitait prendre un apéritif ou continuer à boire au bar après les repas, on y payait avec des billes de couleurs montées en collier ou en bracelet. L'habillement était à l'avenant : on y vivait nu, ou presque, vêtu d'un simple paréo, et l'on était accueilli à l'arrivée par des jolies filles qui vous passaient des guirlandes de fleurs autour du cou, façon vahinés. Une vie de sauvage quasiment, insouciant, qui évoquait les îles du Pacifique.

On allait à la plage en journée, on draguait un peu, on picolait, mais c'est le soir que commençait vraiment la vie du club. Après le dîner, tous les gentils membres se réunissaient sur les gradins d'une sorte d'amphithéâtre grec, dont l'orchestra servait de piste de danse. Les gentils organisateurs rivalisaient d'imagination pour proposer aux vacanciers toutes sortes de jeux collaboratifs,

l'objectif étant de faire participer le public, de lui laisser des souvenirs de fêtes inoubliables, dans la perspective très certainement de l'avoir à nouveau pour client l'année suivante. A vrai dire, je n'aimais pas trop cette ambiance de fête organisée et un peu artificielle. Je restais souvent à l'écart, en spectateur plus qu'en participant. Malgré l'implication généreuse des animateurs, on échappait difficilement à l'ambiance d'une colonie de vacances pour jeunes adultes. Après onze heures ou minuit, je ne sais plus trop, ouvrait un bar de nuit situé presque à l'extérieur du camp. J'attendais ce moment avec impatience, moins pour le bar proprement dit - on ne manquait pas d'occasions de boire - que pour le plaisir de son intimité. Il fallait pour s'y rendre marcher une bonne dizaine de minutes à travers une forêt de pins. Le volume sonore de la musique diffusée sur la piste de danse diminuait au fur et à mesure de ma progression sur le sentier. Je laissais derrière moi les rires bruyants et les tubes de l'été pour m'ouvrir au silence de la nuit et au chant des cigales. La lumière violente des projecteurs de l'amphithéâtre s'éloignait, mes yeux s'accoutumaient à l'obscurité, le ciel piqué d'étoiles m'apparaissait dans la splendeur de la voie lactée. Les senteurs de l'été grec se révélaient dans la respiration plus ample que m'imposait la marche. Un vent tiède me caressait la peau. En dix minutes, je changeais d'univers. Je passais de la promiscuité à la solitude, de la fureur à l'apaisement, du bruit au calme. Mon corps se détendait délicieusement. Mes sens, jusqu'ici brusqués par l'agitation de la fête, se décrispaient pour se mettre

en éveil et jouir des délices de la nuit. Arrivé à *La Bergerie*, - c'est ainsi que se nommait le bar qui était installé dans un ancien bâtiment de pierre - j'étais accueilli par le parfum d'origan de délicieuses petites brochettes d'agneau qu'on grillait au feu de bois. Je n'étais certes pas seul. D'autres gentils membres du club y prenaient un verre, bavardaient. Mais le ton était plus à la confiance qu'aux braillements de la fête, la musique était douce et s'accordait aux cris des grillons. La nuit d'été nous prenait dans ses bras chaleureux et nous susurrant des mots doux.

\* \*  
\*

Alors que j'ai aujourd'hui passé l'âge de la fête effrénée, ces moments d'osmose, de connivence avec le monde me sont plus que jamais des moments précieux. A mon détriment peut-être, tant cela risque de paraître puéril, j'en raconterai une récente expérience pour laquelle je demande d'emblée l'indulgence du lecteur. Nous finissions de dîner avec Hélène, mon épouse, et nos petits-enfants, Margot, six ans, et Thomas, quatre ans. Je ne saurais dire ce que nous avons mangé, quelques délicatesses très probablement, de celles qu'une grand-mère sait préparer pour gagner *ad vitam aeternam* une réputation de cuisinière hors pair : « *Ah, les bolognaises de Mamylène ! Ah, ses yaourts au miel !* » Nous étions donc assis autour de la table, sur la terrasse à l'arrière

de la maison, face au jardin. La nuit tombait doucement. Les pies qui se disputent à longueur de journée avaient cessé leurs piailllements. Nos petits-enfants faisaient de même. Je parvenais même à percevoir le bruissement clair du ruisseau au bout du pré. La bouteille de riesling était presque vide. Je crois que j'étais un peu ivre. La perfection du moment partagé m'apparaissait peu à peu dans la grâce de la douceur vespérale. Au lieu de continuer d'en jouir, je brisai alors le silence, et murmurai cette appréciation, je le reconnais volontiers, un peu voire très ridicule :

- *C'est le paradis...*

Le paradis... comme j'y allais !

Mon épouse eut le bon ton de ne pas relever, de me laisser à ma béatitude. Quant à nos petits-enfants, heureusement, peut-être intimidés par la solennité d'un mot qu'ils ne connaissaient pas, ils eurent l'indulgence de ne pas m'interroger :

- *C'est quoi, papou, le paradis ?*

Car qu'aurais-je bien pu leur répondre ?

*Le paradis !* Le terme bien sûr ne signifiait rien pour eux, d'autant qu'ils n'avaient eu à ce jour aucune éducation religieuse qui aurait pu tant soit peu introduire le mot dans leur vocabulaire.

*Le paradis !* Par quoi aurais-je bien pu commencer pour leur expliquer ?

Cet épisode me tourmenta de façon lancinante au cours de l'automne qui suivit. Comment faire comprendre à

mes petits-enfants ce que ce jardin, dans lequel nous avons passé ce bon moment ensemble, représentait pour moi depuis tant d'années, comment il avait été si déterminant dans ma décision d'acheter la maison dans laquelle ils venaient en vacances ?

C'était il y a près de quarante ans. Je revenais de deux ans de coopération au Japon, où j'avais eu l'opportunité de donner un cours particulier de français à un petit groupe d'adultes, des médecins, un ingénieur, un chef d'entreprise. Le cours m'obligeait à deux longues heures de déplacement en transports en commun, et me mobilisait tous les samedis du début de l'après-midi jusque vers minuit, car la leçon de langue proprement dite se terminait par une soirée de « conversation », qui se déroulait habituellement dans un restaurant de sushis de la banlieue d'Osaka, où nous bavardions de tout et de rien, en français. Ces cours restent un de mes meilleurs souvenirs du Japon, car nos soirées sushis, arrosées au saké et au whisky, avaient créé entre nous des liens d'amitié qui se sont poursuivis pendant de nombreuses années. Comme mes « élèves » occupaient de belles situations sociales et qu'ils étaient plutôt généreux, je pus engranger quelques yens, qui, convertis en francs à la fin de mon contrat de « volontaire du service national actif », me permirent d'envisager soit l'achat d'une belle voiture neuve, soit une mise de fonds en vue de l'acquisition d'une maison. Dès mon retour en Alsace, je me mis donc à courir les agences immobilières.

- *On a quelque chose de bien pour vous*, me disaient les commerciaux.

On me fit visiter quelques jolies maisons de maître dans la petite ville où j'avais obtenu un poste d'enseignement. Mais ce n'était pas ce que je cherchais. J'avais toutes les peines du monde à faire comprendre à mes interlocuteurs que même si ces biens convenaient peut-être au « standing » qu'ils imaginaient pour moi, je voulais une maison à la campagne, genre vieille ferme ou mesure à restaurer.

La mort dans l'âme, avec une désapprobation que je sentais bien lorsqu'ils me voyaient m'intéresser à ce genre d'achat, ils me firent visiter l'une ou l'autre propriété de vigneron dans les villages aux alentours de Sélestat. Mais ce n'était pas non plus ce que je cherchais. J'aurais d'ailleurs été bien en peine de leur expliquer mon souhait exact, mais je voyais au moins ce qui n'allait pas dans leurs propositions : ce qu'ils me montraient était trop cossu, trop chic, je voulais quelque chose de plus simple, de pas prétentieux, qui me permette de ne pas m'endetter trop, et que je puisse retaper à mon rythme, quand j'en aurais le temps et au fur et à mesure de mes rentrées d'argent.

Et puis un après-midi, après cinq ou six visites, on m'emmena visiter une ancienne ferme située au centre d'un village dont je connaissais à peine le nom. L'extérieur n'avait pas un charme exceptionnel, mais la maison construite en pierre semblait solide. L'intérieur était vaste, deux étages, plusieurs chambres, une cuisine et

une salle de bain en état correct. Habitable tout de suite, on pourrait faire les travaux au fur et à mesure. La maison était flanquée de plusieurs dépendances : une grange avec un pressoir en béton, une étable, une porcherie, un four à pain, une cave avec un beau pilier en grès. Mais surtout, l'arrière de la ferme donnait sur un grand jardin limité par un ruisseau bordé d'immenses arbres, les plus hauts du village. Des enfants jouaient dans une cabane perchée dans les branches d'un poirier. Il y avait de l'espace, beaucoup d'espace. Un magnifique jardin, à la fois *parc*, avec des peupliers, des tilleuls, des sureaux, *verger* avec des cerisiers, un pommier, un quetschier, un poirier, et *potager*, avec une parcelle de pommes de terre, une autre de fraises, et des plates-bandes où poussaient tomates, oignons, carottes, salades...

Ce fut le coup de foudre ! C'était la maison que je n'imaginai pas mais qu'au fond de moi je cherchais. Y revivaient mes souvenirs des vacances chez ma grand-mère et chez mon oncle. J'y retrouvai le potager de Wintzenheim et les grands prés du Hohwald, les plates-bandes où je piquais des radis et le joli ruisseau où je jouais avec ma cousine. L'affaire fut signée le soir même, et triomphalement j'appelai mes parents pour leur dire mon acquisition, qui les laissa atterrés lorsque je les emmenai visiter avec moi le lendemain.

Quel travail m'attendait ! c'était bien trop grand ! et toutes les souris qui devaient habiter cette mesure ! Ma mère était consternée. Mon père heureusement temporisait : le village était charmant, au pied d'une

belle montagne de près de 1000 mètres d'altitude, où il pourrait aller randonner chaque fois qu'il viendrait... Je plaidai qu'il fallait faire un petit effort d'imagination, se projeter dans les lieux quand on aurait changé les fenêtres, refait l'électricité, arraché les faux plafonds, dégagé les poutres, changé les papiers peints et donné un coup de peinture...

\* \*  
\*

Ces premières années furent des années de grand bonheur, malgré un divorce pénible qui me laissa seul quelque temps avant que je ne me remarie, malgré le travail parfois harassant de la démolition, les heures passées à poncer les poutres, peindre, refaire les volets, débarrasser les siècles de bordel accumulé au grenier et dans les dépendances. Le jardin me consolait de tout. Un ami du village venait faucher le pré deux fois par an et entasser le foin dans la grange, pour nourrir le cheval qu'il s'était acheté. Après l'andainage, nous nous jetions avec délices dans les lignes d'herbe sèche. Un soir, des amis ramenèrent sur la galerie de leur voiture une immense table de bois avec deux bancs, volés je ne sais où. Nous l'installâmes au fond du pré, à côté du ruisseau, près de la cabane où mon fils jouait avec les enfants du voisinage. Mes parents s'invitaient souvent le dimanche. Mon père était ravi d'aller se balader dans les environs du village.

Même ma mère, au vu des travaux qui transformaient mon lieu de vie, commençait à s'y faire.  
Je composais des poèmes, façon haïku :

*Une bonne journée de travail  
Je suis sorti nettoyer mes pinceaux  
à la fontaine.  
Sur la montagne était la première neige.*

ou bien

*Derrière les grands arbres  
dans le brouillard du soir  
est-ce la lune ou le soleil ?*

ou encore

*J'ai fait du feu dans la cuisine,  
le premier feu de l'année.  
Les flammes ont dansé  
dans le poêle  
et quand je suis allé préparer le dîner  
la scarole fraîche coupée  
était déjà fanée.*

J'avais trouvé en Hélène une nouvelle compagne. Elle aimait autant que moi cette vie un peu bohème, mais regrettait que nous ne vivions pas plus en liaison avec le jardin. Notre grange en effet s'interposait entre le pré et

l'habitation, de telle sorte que nous n'en profitions qu'aux beaux jours, quand nous y allions, la plupart du temps pour y travailler. Tout au long de l'hiver, nous habitons une maison obscure, aux petites ouvertures, sans vue sur le beau pré qui m'avait décidé à cet achat. Dès que nous fûmes en fonds, nous décidâmes donc de transformer la grange en pièce à vivre, avec de grandes baies vitrées sur l'arrière, afin de jouir de la présence du jardin en toute saison et de nous offrir le luxe irremplaçable de la lumière en abondance.

C'était cela ou déménager.

Le jardin avait ancré définitivement notre vie en ces lieux.



## COLLECTION SUBLIME

### **About Rock, Sex and Cities**

de Denis Scheubel et Henri Walliser

### **Far out ! Les années hip :**

**Haight-Ashbury, Big Sur,**

**India, Goa**

de Bernard Plossu

### **Songs to learn and sing**

de Vincent Vanoli, textes de Calou,

Philippe Dumez, Everett True

et Fabrice Voné

### **De Buffalo Bill à Automo Bill**

de Bernard Plossu et David Le Breton

### **Small Eternity**

de Aylene Olukman

avec un texte de Emmanuel Abela

### **La faute aux dinosaures**

de Anthony Ghilas

### **Funky Boy**

de Yves Tenret

### **Fourt**

de Yves Tenret

### **Le saut de l'ange**

**(hommage à Daniel Darc)**

Ouvrage collectif sous la direction

d'Emmanuel Abela et Bruno Chibane

### **Traqueuse de fantômes**

de Laure Vasconi,

préface de Serge Kaganski

### **Faire dépression**

de Yves Tenret

### **America**

de Aylene Olukman,

préface de Hélène Gaudy

### **Méditations westernosophiques**

de Marc Rosmini

### **Before Instagram**

de Philip Anstett,

préface de Daniel Carrot

**1964**

de Kai Pohl

### **Egotrip collectif,**

**25 ans de rap à Mulhouse**

de Sylvain Freyburger

avec des photographies

de Christophe Schmitt

## COLLECTION AILLEURS

### **La Courneuve, mémoires vives**

Préface de Cloé Korman

et Solène Nicolas

### **Raqa. L'histoire n'est encore**

**qu'un regard d'enfant**

de Christophe Fourvel

### **Îles grecques, mon amour**

de Philippe Lutz avec des

photographies de Bernard Plossu

### **Un même moment d'existence**

de Geneviève Pernin avec des

photographies de Lin Delpierre

### **L'Amour de la marche**

de Philippe Lutz avec des

photographies de Bernard Plossu

### **Le Lieu du monde**

de Nathalie Sonntag

### **Comme neige au soleil**

de Pascal Bastien

### **Berlin 2005**

de Jean-Christophe Bailly

et Bernard Plossu

### **Je peux écrire mon histoire**

de Abdulmalik Faizi,

Frédérique Meichler et Bearboz

### **De la futilité et autres nuits**

**rapportées, 2001-2005,**

**entretiens**

de Michel Collet et

Matthieu Messagier

### **En chemin vers Saint-Guilhem**

de Philippe Lutz

### **Du thé et des sourires**

de Francis Kauffmann,

préface de Bernard Plossu

### **Monument**

de Bernard Heizmann

### **Constellations photographiques**

de Anne Immelé

### **La photo du jour**

de Philippe Lutz,

préface de Éric Franceschi

### **1, 2, 3 Istanbul !**

de Bekir Aysan

### **Aujourd'hui, c'est toujours**

**maintenant?**

de Pascal Bastien

### **Tisseuses de fraternité**

de Frédérique Meichler avec des

photographies de Darek Szuster

### **Aux frontières de l'oubli**

de Baptiste Cogitore

### **La liste, la collection**

**Samuel-Weis d'art contemporain**

de David Cascaro avec des

photographies de Anne Immelé

### **Terre aimée, un voyage en Inde**

**par la route (1993-1994)**

de Laurent Brunet

### **Du paradis**

de Philippe Lutz

AILLEURS

22

Texte : Philippe Lutz  
Couverture : Françoise Saur  
Conception et réalisation : STAR★LIGHT  
Relecture : Michèle Estiot, Yves Jacoutot et Marc Schweyer

Achévé d'imprimer en novembre 2016 sur les presses  
de l'imprimerie Schraag pour le compte de médiapop éditions  
N° d'imprimeur : 2016XXXXXX  
Diffusion-Distribution : R-Diffusion  
[www.r-diffusion.org](http://www.r-diffusion.org)

ISBN : 978-2-918932-53-6

ISSN : 2259-5783

Dépôt légal : novembre 2016

Avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication  
Direction régionale des affaires culturelles Grand Est  
et de la Région Grand Est



**Grand Est**  
RÉGION GRAND EST

Les extraits de la Genèse cités dans le livre sont issus de la traduction  
liturgique de la Bible établie par l'Association Episcopale Liturgique  
pour les Pays Francophones (AELF).  
©AELF - Paris - 1980 - Tous droits réservés

médiapop éditions, 2016 / [www.mediapop-editions.fr](http://www.mediapop-editions.fr)

MÉDIAPOP ÉDITIONS